

samedi 5 mars 2016

# LE weekend

On craignait  
un effet  
Brexit sur  
l'immobilier  
à Londres.  
Il n'en sera  
rien.

ENQUÊTE PAGE 44



Le Klarafestival  
pousse dans les cordes

MUSIQUES PAGE 51



De déléguée commerciale  
en Belgique à copropriétaire  
d'un hôtel sur une île  
paradisiale d'Indonésie,  
la reconversion de Julie fait  
rêver. Changer de job,  
beaucoup y pensent, sans  
jamais franchir le pas.  
Témoignages de personnes  
qui ont osé et (souvent)  
réussi.

# J'ai fait de ma passion mon job



# Votre job vous rend-il

Trop stressant, manque de challenge, de motivation ou de plaisir... Votre travail est-il celui qui vous convient le mieux? Peut-être pas... Il est temps de changer. Parce que oui, la reconversion professionnelle est accessible à tous. Ce n'est pas qu'un rêve. Par Danaé Malengreau

**B**onjour, je m'appelle Danaé et je suis journaliste. J'aurais pu choisir un millier d'autres qualificatifs pour me décrire, mais sans m'en rendre compte, je choisis souvent ma profession. Mon job me définit. Rien d'étonnant à cela. Je passe un tiers de mon temps à travailler, j'organise ma vie autour de mon travail, je vois mes collègues plus que mes amis et, quand je vois mes amis, je parle (notamment) de mon boulot. C'est pareil pour vous?

Vu la place que prend votre travail dans votre vie, mieux vaut en trouver un qui vous botte. Et pourtant, il se peut que votre job soit le résultat d'une série de choix rationnels, parfois très éloignés de ce qui vous fait vibrer. D'abord, les études. Vous avez étudié bioingénieur, parce que vous étiez doué en maths. Vous avez choisi droit, parce que c'est ce que vos parents ont fait. Vous avez opté pour compta, parce que les études étaient courtes. Ensuite, votre diplôme en poche, vous avez commencé à bosser dans telle ou telle boîte parce que c'est la première entreprise qui vous a répondu positivement, ou celle qui offrait le plus beau package salarial, ou encore celle pour laquelle vous aviez un piston. Et puis vous avez eu besoin d'une nouvelle voiture, vous avez acheté une maison ou eu un bébé. La machine était alors lancée, vous avez arrêté de vous poser des questions.

Il est temps de vous (re)poser les bonnes questions. Votre job fait-il votre bonheur? Vous sentez-vous reconnu(e)? Épanoui(e)? Si non, quel que soit votre âge, votre situation familiale ou financière, ça vaut la peine de rebattre les cartes de votre vie professionnelle. Et non, ce n'est pas marginal: près d'un Belge sur quatre rêve de changer de boulot. «On est dans des car-

rières nomades, où les personnes changent beaucoup plus d'employeurs qu'il y a 30-40 ans», explique Caroline Colson, professeur de psychologie à l'ULB. «Avant, on était dans un emploi et pour un employeur à vie. Aujourd'hui, les travailleurs s'attendent à changer cinq ou six fois d'employeur au cours de leur carrière.»

OK, donc changer de boulot, ça se fait. «Si c'est davantage accepté que par le passé, il y a encore un fort tabou autour du changement de carrière. Les gens qui changent ont l'impression que c'est un échec», affirme Audrey Godart, conseillère d'orientation à la Mission Locale de Bruxelles Centre. Alors, autant rester bien au chaud dans son job pour les vingt prochaines années? Bof... «On sous-estime trop souvent le risque qu'il y a à ne pas changer», selon Isabelle Rouillard, psychotérapeute et coach. «On veut croire dans les bienfaits de sa cage dorée. On se convainc qu'il n'est pas risqué de rester, alors que c'est ouvrir grand la porte au burn-out, à la maladie, à la dépression» ajoute-t-elle.

C'est bien beau ce blabla de psy, mais vous avez peur de tout plaquer et de vous planter. C'est légitime et ça arrive. Pour éviter cela, il n'y a pas de secret. Il faut bien réfléchir (qu'est-ce que j'ai envie de faire, est-ce que changer de boulot me rendra, en effet, plus heureux/se?), bien se préparer (quelles études et aides financières sont disponibles, mon projet est-il réaliste?) et être accompagné (par un coach ou un psy, être soutenu par votre conjoint, vos amis, votre famille, voire une sorte de «mentor» qui exerce la profession qui vous fait de l'œil et qui pourrait vous guider). Il n'y a pas de recette miracle. Les échecs sont possibles, mais doivent être vus comme de l'expérience. C'est d'ailleurs le conseil que prodiguent toutes les personnes qui ont osé sauter le pas: mieux vaut avoir des remords que des regrets, lancez-vous!

**«On se convainc qu'il n'est pas risqué de rester dans son job, alors que c'est ouvrir grand la porte au burn-out, à la maladie et à la dépression.»**

ISABELLE ROUILLARD, COACH

► **Cécile Buisset, 47 ans**  
D'attachée de presse à kinésologue



■ **Avant/Après** — J'étais attachée de presse. Maintenant, je suis kinésologue. J'ai un cabinet et je donne des cours de kinésologie.

■ **Motivations** — Au cours de ma carrière, j'ai été licenciée deux fois. La dernière fois que j'ai perdu mon emploi, j'ai très vite su que je voulais être indépendante pour éviter ce stress du licenciement. Et surtout que je voulais travailler dans un métier d'aide à la personne.

■ **Freins** — Je n'ai pas eu de peurs, car

j'étais certaine de mon choix. Je n'ai pas eu non plus de freins d'organisation. Mon compagnon était d'accord pour que je m'absente de nombreux week-ends et mes enfants sont grands. Je n'avais donc pas de souci de garde. Par contre, financièrement, je savais que ce serait difficile.

■ **Comment?** — J'en ai parlé à mon compagnon en lui demandant s'il acceptait de réduire notre train de vie. Ensuite, j'en ai parlé à ma famille, particulièrement à ma maman qui a adhéré au projet et m'a soutenue financièrement. Les deux premières années, je les ai consacrées entièrement à ma formation. Je n'ai pas travaillé. La troisième année, j'ai eu la chance d'être engagée comme secrétaire dans l'école de kinésologie. Emploi que j'exerce toujours à mi-temps. Cela m'a permis de m'installer comme indépendante complémentaire. J'ai alors commencé à donner des cours de kinésologie et entamer les démarches pour installer mon activité.

■ **Un conseil** — Ces trois années m'ont apporté une certitude, celle qu'il n'y a rien qu'on ne puisse faire. Ou mieux, je peux tout faire. Je peux changer de vie. Donc, si je peux donner un conseil, c'est de croire en soi, dans sa capacité. Et puis surtout d'en parler, de ne pas rester seul avec une envie et ne pas oser en parler parce que cela paraîtrait un peu fou. Et si on a quelques pistes et qu'on ne sait pas exactement quoi faire, il faut se faire conseiller.

A-S.B.

► **Nicolas Dehon, 43 ans**  
De steward à starter coach, en passant par le commerce

■ **Avant/Après** — J'ai d'abord commencé des études de journalisme. J'ai ensuite été steward dans l'aviation pendant 6-7 ans. J'adorais travailler en équipe, faire le tour du monde, mais le milieu ne me nourrissait pas culturellement. J'ai alors repris des études de stylisme. J'ai eu une courte carrière de stylistes: j'ai commercialisé une collection de vêtements pour hommes. Mais ce n'était pas simple... Ensuite, je suis devenu commerçant, j'ai vendu des objets vintage des années 50 et 60, dans le quartier mode de Bruxelles, Dansaert/Chartreux. J'ai arrêté, il y a 2 ans et demi, pour devenir starter coach chez Atrium, l'Agence bruxelloise du commerce. Je suis passé de l'autre côté du miroir. J'accompagne désormais les commerçants en devenir, je les guide dans leur parcours avant qu'ils n'ouvrent leur magasin.

■ **Motivations** — Je voulais relever de nouveaux défis, j'avais fait le tour du sujet dans mes professions antérieures. J'avais envie d'apprendre, et j'avais aussi cette envie que j'avais connue dans l'aviation: retravailler en équipe.

■ **Freins** — Il y a toujours la peur du changement, qui existe chez tout le monde. Et ma clientèle, qui était devenue «familiale». Ce rapport étroit avec la clientèle me freinait aux quatre fers. J'avais aussi très peur d'avoir une direction autoritaire.

■ **Comment?** — J'ai gardé contact avec mes «fans», mon ancienne clientèle. Je fais, de temps en temps, un petit événement lié au vintage. Je continue aussi à les voir. Il reste donc le côté positif, mais pas les côtés négatifs du commerce: les mardis de pluie, les caisses vides et les 50 heures par semaine... J'étais tellement motivé que j'ai sauté le pas assez rapidement.

■ **Un conseil** — Il faut pouvoir distinguer le fantasme du rêve. Les candidats doivent pouvoir distinguer l'idée qu'ils caressent gentiment, quand leur patron vient leur crier dessus, et les réalités: savoir si ce qu'ils imaginent est plausible, commercialement déclinable, et s'ils peuvent se donner les moyens de faire ça.

S.L.



© SIKKA VANDECASTEELE

# toujours heureux?



© SISKI VANDECASTEELE

## Anna Alexis Michel, 47 ans

De juriste dans le notariat à photographe



© DOC

■ **Avant/après** — J'ai travaillé pendant dix ans comme juriste dans le notariat, jusqu'à ce que je fasse un burn-out. J'ai accumulé les problèmes physiques. Mon corps me disait d'arrêter, mais je ne l'écoutais pas. Je suis devenue de plus en plus inefficace et, à un moment donné, j'ai crashé mon avion. Je compare le burn-out à un tsunami.

Ça détruit tout. Mais paradoxalement ça fait de la place à une construction sur de meilleures bases. J'ai commencé à faire de la photographie. Elle permettait de raconter ce qui n'allait pas à l'intérieur. Et j'ai ouvert une galerie à Miami Beach. Trois ans après le début de mon burn-out, j'ai un vrai projet professionnel et je suis en phase d'expansion.

■ **Motivations** — Ma reconversion n'était pas un choix pour moi. Je n'ai pas choisi de changer de vie, mais j'ai choisi ce que je fais maintenant et j'en suis très fière.

■ **Freins** — La société nous met dans des catégories et nous pousse à continuer quelque chose qu'on a commencé, même si ça ne marche pas. Dans mon cas, quand j'ai commencé à me reconstruire après mon burn-out, des amis avocats ou huissiers venaient me demander des avis. Aujourd'hui encore, il me vient des relents juridiques que je dois combattre.

■ **Comment?** — J'ai commencé par de la psychothérapie avec des médicaments. Au bout de la première année, j'ai pris contact avec

des coaches pour parler de qui j'étais et ce que je voulais. Grâce à ce coaching, il était clair que je devais travailler dans l'art. La grande chance que j'ai eue, c'est qu'une galerie m'a très vite exposée. C'est important qu'on vous reconnaisse dans vos nouvelles compétences. Enfin, j'ai rencontré mon partenaire, Jean-Michel Voge, il y a un an. On a monté ensemble un projet photographique qui s'appelle «The Meringue Project». C'était pour moi la rédemption, car c'est artistique et ça a un sens.

■ **Un conseil** — Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis et, à la fin, tout finit bien, même s'il y a encore des périodes de remises en question. **D.M.**

## Eric Driessen, 45 ans

De commercial à fondateur d'un site d'e-commerce

■ **Avant/Après** — J'ai été commercial dans plusieurs grosses sociétés. Aujourd'hui, j'ai fondé, avec mon épouse, un site d'e-commerce, «la Belgique en bouche», spécialisé dans les produits belges. Je suis également à la recherche d'un emploi, car cette activité de reconversion professionnelle ne me permet pas de vivre. Nous avons choisi de garder [labelgiqueenbouche.com](http://labelgiqueenbouche.com) à titre complémentaire.

■ **Motivations** — Mon épouse et moi en avions assez de travailler pour des «usines à gaz» et nous voulions créer quelque chose qui nous appartenait. Nous avons organisé, à l'attention de nos proches, un petit marché avec des produits artisanaux et les gens avaient terriblement accroché. De là est née l'idée de faire connaître, à l'étranger, des produits belges ou de faire parvenir aux Belges qui vivent à l'étranger les produits qui leur manquent. Nous voulions aussi montrer à nos enfants que, dans la vie, il ne suffit pas de parler de ses projets, mais qu'à un moment, il faut retrousser ses manches et les réaliser.

■ **Freins** — Il y a d'abord eu un frein technique: créer un site. Ensuite, il y a eu un frein financier. Il a fallu financer un stock de produits. Enfin, nous devions trouver du temps. A l'époque, mon épouse et moi étions employés (elle l'est d'ailleurs toujours). Nous avons donc dû travailler, le soir, la nuit, le week-end. Tout ce travail, ce sont des dizaines d'heures que vous ne consacrez pas à votre famille, à vos proches.

■ **Comment?** — Il faut faire des choix. Si vous renoncez à faire du sport, vous aurez quelques heures en plus pour réaliser votre projet. Financièrement, nous avons supprimé tous les frais que nous pouvions éviter, en réalisant nous-mêmes ce qui était possible, comme la création du site internet. Nous avons également consacré 10.000 euros, nos économies, au projet. En ce qui concerne l'organisation familiale, nous avons deux enfants de 8 et 12 ans et — heureusement — une belle-mère fantastique qui s'est occupée d'eux.

■ **Un conseil** — Il vaut mieux avoir des remords d'avoir mal fait ou de ne pas être arrivé à faire quelque chose, que de ne pas avoir commencé. Le tout est de mesurer le risque, l'énergie, les finances, et de voir comment assumer tout cela dans le temps. Il n'y a rien d'insurmontable, mais il faut travailler sur base d'hypothèses plutôt pessimistes ou revues à la baisse. Il vaut mieux être un con qui se lève qu'un intelligent qui reste assis. Et c'est bien la seule fois où j'accepterais d'être traité de con! **A-S.B.**



© DOC

## Julie Thonnard, 30 ans

De resto.be à copropriétaire de villas de luxe en Indonésie

■ **Avant/Après** — Avant, j'étais déléguée commerciale chez resto.be. Maintenant, je suis copropriétaire d'un hôtel en Indonésie sur une île, Gili Air, et j'ai une agence qui organise des voyages à la carte en Indonésie.

■ **Motivations** — Voyager a toujours été ma passion. J'en ai fait mon travail. Au cours de mes voyages, je suis tombée sur cette île, Gili Air, que j'ai adorée. C'était le moment d'y investir. Des amis m'ont rejointe, sont tombés amoureux de l'île et ont décidé d'investir avec moi. Nous avons créé ce complexe de villas de luxe.

■ **Freins** — La culture en Indonésie est très différente de la nôtre et il a fallu s'y adapter. J'apprends d'ailleurs l'indonésien pour faciliter mon intégration. Pratiquement, le chantier a été compliqué à gérer. Gili Air est une île sur laquelle il n'y a aucun engin motorisé. Il a donc fallu tout faire venir par bateau, à dos de poneys... Tout prend énormément de temps. Et quand vous n'êtes pas un local, cela vous coûte trois fois le prix. Financièrement, les freins étaient très nombreux. J'ai donné des cours de plongée sous-marine, ce qui m'a permis de vivre. Je suis également rentrée en Belgique pendant un an et demi pour mettre de l'argent de côté. Mes parents m'ont beaucoup aidée. Mon papa a toujours été un grand supporter de mes voyages et de mes rêves. Il a payé des billets d'avion et ce genre de choses.

■ **Comment?** — Au départ, je voulais louer un terrain et y installer une maison de jeunesse. Finalement, avec l'arrivée de mes deux associés et de leurs moyens financiers, le projet s'est transformé en construction de cinq villas de luxe avec piscine privée. Cela va faire un an que nous avons ouvert et nous sommes en positif. Pour une première année, c'est bien. Nous allons bientôt ouvrir le spa.

■ **Un conseil** — Il faut se lancer. Si cela ne marche pas, on peut toujours rentrer. S'il y a un feeling, il faut y aller. Il ne faut pas avoir peur. **A-S.B.**